

La lutte des langues et la dualité du langage

Fernand Ouellette

Volume 6, numéro 2 (31-32), mars-avril 1964

Le Québec et la lutte des langues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1964). La lutte des langues et la dualité du langage. *Liberté*, 6(2), 87-113.

La lutte des langues et la dualité du langage

"La plupart des occasions des troubles du monde sont Grammaticiennes."

Montaigne

"Le bon ordre dépend entièrement de la correction du langage."

Confucius

"L'homme est un animal qui parle (1)." En effet si l'animal "pense" par images, seul l'homme pense par concepts, seul il a le pouvoir sacré de la parole. Bien avant la psychologie moderne et la neurophysiologie, Leibniz avait remarqué qu'il n'y a chez l'animal qu'une succession d'images sans "la connaissance de quelques raisons de la liaison des perceptions" (2). Alors vint le cerveau humain et, pour la première fois, un psychisme fut verbalisable et verbalisé (3). Que ce langage verbalisé (*) soit également une institution, un fait social ou un instrument

(1) Brice Parain, *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, Bibliothèque des Idées, Gallimard, Paris, 1954, p. 11.

(2) In *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (textes choisis) P.U.F., Paris, 1961, p. 14.

(3) Cf. Dr Paul Chauchard, *Le langage et la pensée*, coll. Que sais-je?, P.U.F., Paris, 1962, p. 7.

(*) Le langage verbalisé pourrait être défini comme une faculté conditionnée par l'apparition d'un "plus grand cerveau" (1), mais faculté non spécifique à un organe (2); la langue étant une "concrétisation particulière", "un phénomène social et socialisateur" (3).

(1) Cf. Paul Chauchard, in *op. cit.*, p. 7.

(2) Cf. André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, 1961, p. 11.

(3) Cf. Gilles-R. Lefebvre, *L'Étude de la culture: la linguistique, in Situation de la recherche sur le Canada français*, P.U.L., Québec, 1962, pp. 234-235.

de communication, nul n'en doute; le langage est à la fois "intérieur", comme "support à la pensée", et "extérieur", comme moyen de communication. De plus, le langage a une fonction d'expression, c'est-à-dire qu'il permet une projection approximative de l'homme subjectif et du monde. Par cette fonction le langage est éminemment un fait de culture.

Dans le cadre de cette étude, il importe peut-être de dissocier arbitrairement les deux formes du langage si nous voulons atteindre à un peu de clarté. La dualité du langage est un fait. Et c'est avec ces deux formes du langage que tout écrivain canadien-français doit confronter sa propre expérience du bilinguisme, car l'action d'une seconde langue peut s'attaquer aux deux et les corrompre. Les langues sont peut-être, selon Leibniz, "les plus anciens monuments des peuples", mais elles ne sont pas éternelles. Leur fragilité est l'image de la faiblesse des peuples. Et en 1964, plusieurs cultures s'éteignent, quand ce ne sont pas des peuples qui sont peu à peu assimilés par d'autres.

Nous pouvons accepter, pour le moment, que le langage *intérieur* ait une priorité logique. N'oublions pas que l'enfant comprend la parole avant de pouvoir lui-même s'exprimer et communiquer par elle. L'enfant doit intérioriser le langage et l'approprié lentement avant qu'il devienne un instrument de communication. Jean Piaget a montré que "le vrai langage social de l'enfant... (le jeu) est un langage par gestes, mouvements et mimiques, autant qu'un langage par mots" (4). Il a aussi observé que la "parole, avant d'avoir pour fonction de socialiser la pensée, a pour rôle d'accompagner et de renforcer l'activité individuelle" (5).

I — LE LANGAGE INTÉRIEUR

Un proverbe des *Bambaras* exprime bien la conscience qu'ils avaient de la socialité de l'homme. "Que suis-je, disent-ils, et

(4) In *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1962, p. 40.

(5) *Ibid*, p. 39.

que puis-je faire sans les autres? En arrivant, j'étais dans leurs mains, en m'en allant je serai dans leurs mains". En effet, le cerveau, la conscience et le langage ne peuvent mûrir que dans un milieu humain. *La société est la deuxième matrice de l'homme*. Si, à l'heure du langage verbalisé, le petit de l'homme ne reçoit pas sa langue, il ne sera jamais complètement un homme. L'enfant, qui ne fait pas l'apprentissage d'une langue, se déshumanise. Le savant Norbert Wiener a écrit: "Dans le cas de la parole... on peut donc admettre que, si elle n'est pas apprise en temps voulu, l'aspect social de l'individu sera totalement atrophié" (6). Malheureusement le langage n'est pas inné, mais acquis. Une langue est le produit d'une création collective et d'une longue évolution. Par elle, l'enfant fait un saut par-dessus des millénaires. "Chaque nouvel homme, a écrit Paul Chauchard, à sa naissance apparaît aussi démuni que l'homme primitif, mais par le langage il va recevoir d'emblée tout l'acquis (7)." L'enfant, qui possède une langue, dépasse le stade de la perception, de la pensée imagée; il accède au langage verbalisé, c'est-à-dire à la dénomination, à la proposition, à "l'opération formelle", bref à la pensée conceptuelle, à la pensée logique, véritable outil de l'intelligence de l'homme (*). Si le langage n'est pas tout, dans l'évolution de l'intelligence de l'enfant, il a cependant un rôle majeur. Et nul peuple ne peut se payer le luxe de minimiser l'importance du langage qu'un cerveau d'enfant recevra. Or langage et langue sont concrètement indissociables.

1. La dénomination

"Quand les enfants en bas âge demandent "qu'est-c'est" d'un objet inconnu, c'est au nom de l'objet qu'ils en veulent et ce nom tient lieu pour eux, non seulement de symbole, mais de

(6) In *Cybernétique et Société*, coll. 10-18, Paris, 1962, p. 104.

(7) In *Le langage et la pensée*, p. 11.

(*) Il "fait le saut périlleux qui prétend mener de la subjectivité à l'objectivité, saut que beaucoup accomplissent mal". Cf. Jean Furstenberg, *La magie des mots*, Plon, Paris, 1958, p. 82.

définition et même d'explication (8)." Le mot envoûte l'enfant. Et celui-ci croit à son pouvoir, comme il croit à celui des objets. Connaître le nom, c'est avoir un privilège et un pouvoir de démiurge. Qu'on pense à l'homme "archaïque" pour qui "toute autre action est secondaire par rapport à celle du Nommo" (9). Aussi, peu à peu, à chaque image l'enfant va substituer un nom, un concept. C'est le stade du réalisme nominal dont parle Piaget. Aux yeux de Platon, par exemple, la *dénomination* était tellement fondamentale, qu'il en fit l'essence de sa philosophie (10). Plus près de nous, chez deux philosophes contemporains, la dénomination est le premier jugement d'existence pour Brice Parain; elle est la connaissance elle-même pour Merleau-Ponty. Cependant il semble bien, aujourd'hui, que la psychologie considère qu'elle n'est pas une attitude verbale spontanée (11)." Car il n'y a pas que le stimulus de l'objet, le *stimulus du mot* est de conséquence dans l'activité verbale (12). Pour l'enfant qui fait l'apprentissage du langage, la situation verbale est la véritable école de l'expérience. Il saisit alors les mots qu'il peut saisir et rejette les autres. C'est en quelque sorte un prolongement des habitudes de la perception. De même "qu'une fraction infime de l'information qui nous parvient du monde extérieur" est retenue, de même l'enfant doit s'habituer à "sélectionner" les éléments qu'il peut assimiler dans les messages verbaux qu'il reçoit sans cesse. La *théorie de l'information*, par exemple, confirme cet "axiome" de la psychologie (13). De plus c'est particulièrement dans un contexte verbal qu'un mot a tout

(8) In *Le langage et la pensée chez l'enfant*, p. 193.

(9) Cf. Janheinz Jahn, *Muntu*, coll. Les univers, Seuil, Paris, 1961, p. 141.

(10) Cf. *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, p. 44.

(11) Cf. François Bresson, La signification, in *Problèmes de psycholinguistique*, P.U.F., Paris, 1963, p. 21.

(12) Cf. Pierre Oléron, Les habitudes verbales, in *Problèmes de psycholinguistique*, p. 101.

(13) Cf. Abraham Moles, *Théorie de l'information et perception esthétique*, Flammarion, Paris, 1958, pp. 66-67.

son sens. On pourrait donc dire que le stimulus du mot est prépondérant. Il l'est même tellement que pour G.H. Mead "ces stimuli (les mots) sont les éléments essentiels d'un processus social élaboré" (14). L'enfant se "sociabilise" en intégrant des mots dans son univers mental. Et cet apprentissage se fait par imitation, par dressage, par acquisition d'habitudes. Pour employer le vocabulaire de Pavlov, le langage doit devenir "un type de réflexes conditionnés d'ordre supérieur" (15). Et de même pour Watson: "Le langage convient particulièrement à un tel conditionnement de réflexes (16)." Ainsi le langage devient un automatisme. Paul Chauchard a écrit que "le langage est un automatisme qui ne nécessite pas la conscience; nous pensons sans nous en apercevoir" (17). Même notre inconscient se sert sans cesse du langage. Aussi le langage est un réseau de multiples liens, souvent inconscients, avec le monde.

2. Chose, affaire et machine

Dès que j'ai essayé d'écrire, je me suis rendu compte que j'étais un *barbare*, c'est-à-dire, selon l'acception étymologique, un *étranger*. Ma langue maternelle n'était pas le français, mais le *franglais*. Il me fallait apprendre le français presque comme *une langue étrangère*. Mes réflexes verbaux s'étaient nourris longtemps du *franglais*. Et mon comportement linguistique était, en bonne partie, déterminé par ces réflexes. Car au stade de l'apprentissage, ou bien mes proches ignoraient le mot français correspondant à l'objet, ou bien ils se servaient du mot anglais. Beaucoup d'objets de ma vie quotidienne n'avaient pas de nom ou leur nom était maladroitement et pernicieusement calqué sur celui d'une autre langue quand, d'ailleurs, on n'employait pas le nom étranger lui-même. On me façonnait

(14) In *L'Esprit, le Soi et la Société*, P.U.F., Paris, 1963, p. 59.

(15) Cf. *Le Cerveau et la conscience*, Paul Chauchard, Seuil, Paris, 1962, p. 83.

(16) Cf. *L'Esprit, le Soi et la Société*, p. 86.

(17) In *Le langage et la pensée*, p. 76.

à coups de "chose" et d'"affaire". Je sais que la "très basse fréquence d'utilisation des mots concrets" est un fait observé même en France (18). Devant l'objet, par économie de moyens, on se sert d'un passe-partout tel que *truc* ou *machin*. Mais chez nous, ce n'était pas seulement par économie, ce fut beaucoup par ignorance. Nous, les fils d'ouvriers ou de cols-blancs, avons été particulièrement frustrés. Notre faim de mots, au stade du réalisme nominal, n'a pas été assouvie. Et pourtant les *mots nous étaient dus* comme ils le sont à tout enfant de toute communauté linguistique normale. Nous transmettre moins de mots ou des mots calqués, c'était élargir le fossé de notre rupture avec le monde, comme si notre morale n'y suffisait déjà pas. On nous désincarnait. Notre univers était moins vaste. Alors nous fûmes condamnés à chercher des mots qui ne venaient pas. Dès ce moment je suis convaincu qu'une sérieuse insécurité nous a pénétrés. Car il ne s'agissait pas seulement du vocabulaire concret, du vocabulaire de l'objet extérieur à nous, mais aussi du vocabulaire de nos sensations, de nos passions et de nos sentiments. [En effet, les psychiatres n'ignorent pas que le simple fait de "ne pas attacher une signification erronée aux mots avec lesquels" nous exprimons nos réactions affectives peut guérir des névroses et des psychoses (19).] Notre langage intérieur fut donc, dans une large mesure, une synthèse de représentations sensorielles et de mots appartenant à deux langues. Un langage de cette nature nous prédisposait surtout à la *pensée intuitive*. Comme nous étions riches en perceptions, mais pauvres en concepts, nos structures verbales étaient forcément fragiles. Car un mot est toujours une unité qui s'intègre dans une structure. Or, au départ, la nôtre était bâtarde et c'est sur elle que nous devons fonder l'apprentissage véritable du langage, c'est-à-dire le passage du

(18) Cf. François Bresson in *op. cit.*, p. 20.

(19) Cf. Otto Klineberg, *Psychologie sociale*, tome 1, 2ème édition, P.U.F., Paris, 1963, p. 62.

mot à la proposition qu'elle-même conduit à l'opération formelle. Recevoir un mot, c'est plus que s'enrichir d'un signe, c'est une symbiose. "Le contenu d'un vocabulaire reflète les intérêts de la culture à laquelle il correspond" (20). Celui qui grandit dans un *milieu de bilinguisme*, fait l'expérience continue de la *confusion mentale*, de la lutte de deux langues à l'assaut de son cerveau; ses structures mentales sont ainsi affaiblies. Il faut d'abord que le cerveau ait des structures saines et solides avant d'affronter un autre univers linguistique. Il n'est donc pas étonnant que Rémy de Gourmont ait écrit que "les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs" (21). C'est pourquoi dès qu'un Canadien français veut écrire, il doit lutter sans cesse contre le déterminisme des réflexes de sa période d'apprentissage. Il doit se recréer un comportement linguistique. Cela demande un effort constant et pénible. Sa *connaissance de la langue*, son *attention* doivent sans cesse filtrer ses réflexes et sa spontanéité. Il doit retrouver une *nouvelle spontanéité*, de *nouveaux réflexes*. Aussi que d'efforts, que de doutes se cachent derrière cette victoire considérable qu'est la conviction d'écrire *convenablement* en français. Le bilinguisme de son milieu et l'ignorance de ses maîtres étaient *contre lui* dès l'enfance. Aujourd'hui la télévision peut suppléer, *en partie*, aux milieux familial, scolaire et urbain. L'oreille de l'enfant entend un meilleur français. Le vocabulaire a plus d'ampleur. Le monde est davantage à sa portée.

3. La proposition et la pensée conceptuelle

Lorsque nous apprenons une langue, nous apprenons à penser; nous passons de la dénomination à la proposition, puis à la pensée formelle. Si la dénomination fut la base de la philosophie de Platon, la proposition fut celle de la philosophie

(20) In *Psychologie sociale*, tome 1, p. 67.

(21) In *Esthétique de la langue française*, Mercure de France, Paris, 1955, p. 49.

d'Aristote. En effet le langage n'est pas un répertoire de mots (22). Acquérir des habitudes linguistiques, c'est non seulement intégrer chaque mot dans une structure d'ensemble, c'est rendre la structure de plus en plus acquisitive. *Une langue est un organisme*. Aussi à chaque communauté linguistique correspond une structure différente qui conditionne un type de pensée différente. *Je pense comme ma langue me le permet*. E. Sapir, linguiste, a écrit que "les formes de notre langage prédéterminent certains modes d'observation et d'interprétation (23). Les sociologues savent d'ailleurs à quel point "il est difficile de dégager les faits des instruments conceptuels au moyen desquels on les observe" (24). Donc comme l'a souligné Henri Delacroix: "La pensée fait le langage en se faisant par le langage (25)." "Le langage n'est pas au service de la pensée, il est d'abord cette pensée et ensuite sa communication (26)." Or ma langue n'est-elle pas la réalité même de mon langage verbalisé? Par conséquent elle est la manifestation d'"une organisation particulière des données de l'expérience" (27). Partant on voit à quel point l'acquisition profonde d'une langue, permettant de multiples structurations de propositions et des opérations formelle d'envergure, édifie des structures mentales solides. Plus le langage d'un homme sera pauvre, plus ses structures seront fragiles. La langue façonne le cerveau. Selon le *neurophysiologiste* Paul Chauchard, qui confirme le jugement du *psychologue* Jean Piaget: "La pensée de l'homme est totalement tributaire du langage qu'il a appris enfant (28)." La pensée formelle seule permet la familiarité avec les caté-

(22) Cf. A. Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, 1961 (2ème éd.) p. 15.

(23) Cité in *Psychologie sociale*, tome 1, p. 54.

(24) R. Bastide, Les relations sociales au Brésil, *Bulletin international des sciences sociales*, vol. IX, no 4, Paris, 1957, p. 540.

(25) Cité in *Le langage et la pensée*, p. 8.

(26) In *Le Cerveau et la conscience*, p. 122.

(27) In *Eléments de linguistique générale*, p. 16.

(28) In *Le langage et la pensée*, p. 32.

gories, les jugements sans lesquels aucune certitude, qui échappe à l'intuition, ne nous est accessible, aucun de nos actes n'est vraiment libre. Penser c'est conquérir la réalité même par le langage. C'est pourquoi la *qualité de la langue* que j'assimile enfant, pourra déterminer à jamais l'épanouissement de mon intelligence.

On a répété souvent que le Canada français n'avait pas de penseurs. Or, d'après Piaget et Oléron, si le langage ne crée certainement pas l'intelligence, il joue toutefois "un rôle central dans la formation de la pensée (29)." Contrairement à ce que croyait le behavioriste Watson, toute notre pensée n'est pas discours (30). Le philosophe et sociologue américain G.H. Mead est plus près de Piaget et d'Oléron que de Watson lorsqu'il écrit: "L'identification du langage à la raison est légitime dans un sens, absurde dans l'autre. Elle est légitime au sens où le processus du langage introduit tout l'acte social dans l'expérience de l'individu qui y est engagé, car il rend ainsi possible la raison. Mais bien que le processus rationnel se déroule au moyen du langage, c'est-à-dire à travers les mots, il n'est pas entièrement constitué par ce dernier (31)."

Heureusement, pour nous du Québec, que la pensée et le langage sont "tous deux solidaires d'un processus plus général encore qui est la constitution de la fonction symbolique" (32). Toutefois le rôle du langage, comme on le voit, reste très important; aussi le langage anémique acquis dans l'enfance, s'il n'affaiblit pas notre intelligence, lui fournit, par contre, un instrument moins parfait et moins puissant. Voilà pourquoi nous n'avons pas ou presque pas de penseurs. La peinture et la poésie sont nos arts, nos moyens d'expression les

(29) In *Problèmes de psycho-linguistique*, pp. 57, 62.

(30) Cité in *L'Esprit, le Soi et la Société*, p. 59.

(31) *Ibid.* p. 63.

(32) Jean Piaget, *Le langage et les opérations intellectuelles*, in *Problèmes de psycho-linguistique*, p. 57., et *La Psychologie de l'intelligence*, Armand Colin, Paris, 1962, p. 151.

plus originaux. Notre *pensée intuitive* s'est maintenue souvent au détriment de notre *pensée discursive*. La peinture, par exemple, est une expression de perceptions visuelles très subjectives. La poésie est une sorte de retour au stade du réalisme nominal. Je ne serais donc pas étonné que la plupart de nos peintres et poètes soient des fils du peuple. Je ne serais pas plus étonné que les quelques essais qui furent écrits ici, le furent par des fils de bourgeois ou d'universitaires. Cela ne signifie pas que ceux-ci eurent un *message*, mais ils avaient depuis l'enfance un meilleur *code*. Or les fils d'ouvriers ou de cols-blancs furent ceux dont la langue, durant l'enfance, fut la plus pauvre, la plus contaminée par le milieu ou la situation de bilinguisme. Ce n'est pas chez eux que nous trouverons beaucoup de verbo-moteurs. Le poète Gaston Miron a souvent dit: *nous sommes des pauvres en pensée*. Et pourtant même l'outil que l'homme fabrique est d'abord une structure cérébrale. Il est inutile de refaire l'histoire des causes qui ont influer sur la dégradation de notre institution linguistique; historiens, linguistes, éducateurs et écrivains nous les rebâchent et non sans raison. Les colonisés ont une tendance à laisser la plaie ouverte, comme un appel incessant aux grandes valeurs perdues. C'est peut-être une façon de guérir lentement, de se dépouiller du vieil homme morbide, de se "désinhiber"; c'est certainement l'attente d'un choc, d'une mutation ou d'une révolution.

II — LE LANGAGE EXTERIEUR

1. Point de vue de la linguistique

Pour la linguistique scientifique, "une langue est un instrument de communication, selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique,

les monèmes..." (33). Plus qu'un répertoire de mots, une langue est donc une structure, un fait social. Elle est un *code* qui permet la structuration d'un certain nombre d'unités linguistiques afin qu'un *message* soit transmis et reçu. Toutefois le message de l'émetteur est toujours plus ou moins pénétré par la couleur, les "référents" de sa propre langue individuelle; de même que le récepteur reçoit ce message à travers sa propre "conscience linguistique", sa propre langue individuelle. Ainsi le signe *fleuve*, par exemple, est reçu par un Français; mais, bien que le signifiant soit identique pour nous deux, le *signifié* correspond à des réalités différentes. Alors que dire de certains mots comme *amour*, etc. Nous utilisons tous deux les mêmes signes, mais c'est en autant que certains signes deviennent pour nous des symboles que notre langage individuel se différencie. Les signes s'enracinent dans des psychismes différents (*). La langue individuelle métamorphose sans cesse les *signifiés* à l'insu de celui qui reçoit le message. Ainsi plus un grand nombre de signifiants sera l'expression d'un milieu précis, plus la possibilité d'un contenu différent sera grande à l'intérieur d'une même communauté linguistique. De plus les mots s'usent. Nulle véritable révolution, par exemple, n'est possible sans des mots neufs (34). On comprend alors que le linguiste André Martinet ait écrit: "Aucune communauté linguistique ne peut être considérée comme composée d'individus parlant une langue en tous points semblables (35)." Si l'on peut observer des habitudes linguistiques variées d'une classe sociale à l'autre, il ne fait aucun doute que les "différenciations linguistiques" d'un groupe (le Québec), qui n'avait presque plus de contact avec sa communauté linguistique mère (la France), sont graves,

(33) In *Éléments de linguistique générale*, p. 25.

(*) "Même si, apparemment, la langue d'un groupe est la même que celle d'un autre groupe, la partie invisible, la somme des contenus de cette langue variera sous l'impulsion d'une culture différente." Cf. Gilles Lefebvre, in *op. cit.*, p. 235.

(34) Cf. Georges Gusdorf, *La Parole*, P.U.F., Paris, 1963, p. 14.

(35) In *Éléments de linguistique générale*, p. 150.

d'autant plus graves que ce groupe avait un instrument de communication d'une autre époque, d'une autre humanité, et qu'il devait non seulement évoluer dans un milieu différent (d'abord géographique puis après la Conquête politico-socio-économique), mais *coexister* avec une collectivité linguistique étrangère et majoritaire. C'est la tragédie du Québec sur le plan linguistique. Evidemment la structure d'une langue se modifie, ou, si l'on veut, l'ensemble des habitudes linguistiques est soumis à l'évolution économique, sociale, culturelle ou politique de la communauté linguistique: *c'est le propre des langues vivantes d'évoluer*; mais lorsque les structures de deux langues très dissemblables se fusionnent, à l'insu de celui qui parle, alors ce n'est plus une évolution, c'est une désintégration de la langue.

Les linguistes ont observé qu'il y a une "antinomie permanente entre les besoins communicatifs de l'homme et sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique" (36). C'est la loi de l'évolution linguistique. Une inertie mémorielle et articulaire tend à réduire "l'énergie dépensée à des fins linguistiques". Comme tout comportement, le comportement linguistique "est soumis à la loi du moindre effort selon laquelle l'homme ne se dépense que dans la mesure où il peut atteindre aux buts qu'il s'est fixés" (37). S'il en est ainsi pour l'usage d'une langue, comment l'utilisation de deux langues ne serait-elle pas un luxe, une dépense d'énergie qui se heurte directement à la loi d'économie de moyens ou du moindre effort? La théorie de l'information nous apprend que "lorsque la fréquence d'une unité s'accroît, sa forme tend à se réduire", (télé pour télévision); elle nous apprend aussi que "toute modification de la fréquence d'une unité (linguistique) entraîne une variation de son efficacité et laisse prévoir une modification de sa forme" (38). Ce qui signifie qu'une langue se détériore si l'on en use mal ou de moins en moins. C'est la vie quotidienne qui détermine les conditions et la fréquence

(36) In *Eléments de linguistique générale*, p. 182.

(37) *Ibid.*, p. 182.

(38) *Ibid.*, pp. 193-194.

de l'emploi d'une langue. *La vie quotidienne conditionne inexorablement, mathématiquement un comportement linguistique, et cela que j'en sois conscient ou non.* Car "les lois du fonctionnement cérébral sont indépendantes du caractère conscient ou non d'une réaction" (39). Ainsi, à Montréal, milieu de bilinguisme par excellence, notre cerveau absorbe quotidiennement un nombre incalculable de sensations visuelles (affiches en langue anglaise) et auditives (bribes de conversations, etc.), une quantité de mots, de tournures syntaxiques qui nous sont étrangères. Si, au point de vue de la conscience, notre connaissance de la langue française est presque nulle, si nous acceptons sans cesse de l'anglais camouflé parce que nous sommes incapables de reconnaître l'identité linguistique de ce que nous absorbons: à plus forte raison sommes-nous impuissants devant cette invasion d'une langue qui imprègne quotidiennement notre inconscient. Par conséquent il ne s'agit pas de savoir si le cerveau a suffisamment de *neurones* pour apprendre deux ou dix langues; le problème du bilinguisme, à l'échelle d'une société et de ses institutions, ne se situe pas sur ce plan; il importe beaucoup plus de savoir que celui qui se sert d'un *code* a un penchant naturel à l'économie de moyens (40). Alors lorsqu'un homme utilise deux langues, l'une a forcément moins de motivations que l'autre. Aussi, par sens pratique, par économie de moyens, un homme s'en tiendra peu à peu à la langue dont l'emploi lui permet la moindre dépense d'énergie. Cette tendance sera d'autant plus forte que l'acquisition de cette langue est plus facile et que son usage est nécessité par les besoins de la vie quotidienne. Comme l'a bien exprimé Rémy de Gourmont: "Une langue n'a pas d'autre raison de vivre que son utilité. Diminuer l'utilité d'une langue, c'est diminuer ses droits à la vie. Lui donner sur son propre territoire des lan-

(39) In *Le langage et la pensée*, p. 70.

(40) Un spécialiste du langage, G.K. Zipf, a même intitulé l'un de ses ouvrages: *Human behavior and the princip of least effort*, (Addison Wesley Press, Cambridge, 1949).

gues concurrentes, c'est amoindrir son importance dans des proportions incalculables (41)."

2. Point de vue de la sociologie linguistique

Avant l'*Idéologie allemande* de Marx, Leibniz avait vu que la nécessité de la vie en société avait sans doute poussé l'homme à inventer un langage. Car la société, comme la langue, est un réseau de relations, si bien que l'on ne peut vraiment concevoir le fait linguistique que tel un fait social. (En soi le *langage intérieur* peut apparaître avec toute langue). Comme l'a souligné le linguiste et sociologue Marcel Cohen: "le langage a ses lois propres de structure et d'évolution; d'autre part, il dépend des autres faits sociaux" (42). Une *langue* est donc essentiellement un fait social, une institution. "Un univers de discours, a écrit G.H. Mead, est simplement un système de significations communes ou sociales (43)." La conscience et le langage ne se conçoivent donc pas hors de la matrice sociale. Le langage est un ensemble de *gestes* qui nous deviennent familiers par habitude. Mais encore faut-il que ces signes, pour qu'il y ait communication, aient un certain caractère d'immutabilité, sans quoi il n'y a pas de communication possible. Une langue naît parce que l'échange est nécessaire. C'est pourquoi il n'y a une *langue* que si cette institution est un "mode de communication fondé sur une règle indépendante des sujets particuliers" (44). Une langue est donc un fait social déterminé par les besoins de l'échange et ayant son existence propre. La maîtrise de cet instrument, de ce code est si essentielle qu'un sociologue écrira: "il n'y a pas d'autre

(41) In *Esthétique de la langue française*, p. 48.

(42) In *Pour une sociologie du langage*, Albin Michel, Paris, 1956, p. 36.

(43) In *L'Esprit, le Sci et la Société*, p. 77.

(44) Georges Granai, *Problèmes de la sociologie du langage*, in *Traité de sociologie*, tome 2, P.U.F., Paris, 1963, p. 260.

— Piaget, dans sa "*Psychologie de l'intelligence*" (p. 149) écrit: "un pur signe est par contre toujours collectif".

monde pour l'homme que celui qu'il appréhende à travers la médiation symbolique des concepts ... La nature est construite, organisée, assumée par les sujets, selon les normes qui sont celles de leur langage" (45). Ce caractère social du langage est inhérent à l'homme, Piaget dira: "l'adulte pense socialement même lorsqu'il est solitaire" (46). L'acte du langage renforce les relations. [La théorie de l'information s'appuyant sur la psychologie du comportement, dira que "les individus sont déterminés par les messages de leur environnement" (47). Quant à Georges Granai, sociologue, il affirme que la société est contenue dans le fait linguistique et le fait linguistique dans la société. C'est pourquoi le langage est "indéfiniment varié suivant les divisions sociales" (48). "Les conditions des communications linguistiques expriment le cadre social dans lequel elles se réalisent" (49).]

Nous nous souvenons que toute création de l'homme est d'abord une structuration cérébrale et verbale. De plus "le langage ne symbolise pas seulement une situation ou un objet qui existent déjà, il rend possible leur existence ou leur apparition, car il fait partie du mécanisme qui les crée" (50). Normalement une société crée ses mots en créant ses institutions. Or, au Québec, sur le plan des structures politiques, par exemple, il y a une tension irréductible entre la langue et les institutions, car notre langue adhère à des institutions qui ne sont pas ses créations mais des traductions. Il n'y eut pas, dans notre structuration cérébrale, de fusion entre l'institution et son signe verbal. Notre langue n'exprime donc pas nos structures politiques, pas plus qu'elle n'exprime une partie de notre *droit* et la plupart de nos *institutions économiques*. Ce sont des objets étrangers à nos structures mentales qui nous

(45) In *Traité de sociologie*, p. 260.

(46) In *Le langage et la pensée chez l'enfant*, p. 40. Cf. *La Psychologie de l'intelligence*, pp. 186-187.

(47) In *Théorie de l'information et perception esthétique*, p. 61.

(48) In *Pour une sociologie du langage*, p. 78.

(49) In *Traité de sociologie*, tome 2, p. 270.

(50) In *L'Esprit, le Soi et la Société*, p. 66.

obligent à *adapter* notre langue, à faire de celle-ci un système de mots *traduits*. L'histoire de notre langue, depuis deux siècles, fut le drame d'un effort ardu d'*adaptation*. Nous lions sans cesse des mots à des réalités qui ne sont pas des produits de nos propres structurations cérébrales et donc verbales. (La France a connu et connaît ce problème "d'adaptabilité" de sa langue à la nouvelle civilisation, mais elle a été et est en meilleure position politique, économique, sociale et culturelle pour créer son vocabulaire, pour *repenser* une nouvelle civilisation). Victor Barbeau a bien fait ressortir que notre langue est non seulement une langue de la Renaissance, mais que la Nouvelle-France en a reçu plusieurs à cette époque, et qu'elle devint un creuset qui fut le premier, avant la France, à réaliser son unité linguistique (51). (La vigueur et l'imagination ne nous manquèrent pas toujours.) Et c'est avec cette langue de la Renaissance que nous avons dû subir, dès le début, une dangereuse *coexistence* avec la langue des vainqueurs. Mais notre langue, expression en bonne partie d'une société rurale ou, si l'on veut, traditionnelle, fut d'autant plus menacée qu'elle dut se confronter à une nouvelle société, à de nouvelles structures qui changeaient le visage du monde. La ferme était l'univers de plusieurs. Et voilà que soudainement nous dûmes nous familiariser avec une ville et une industrie qui n'étaient pas nôtres. Non seulement il nous aurait fallu créer, sur le plan de la langue, mais il nous aurait d'abord fallu changer de mentalité pour pouvoir le faire. Nous étions pauvres. Et nos séminaires, utilisant une langue d'hier, continuaient à ne former que des prêtres ou des avocats. La rupture entre notre langue et le nouveau milieu, le nouvel univers fut totale. Dès cet instant nous pensâmes par la médiation de concepts traduits; concepts reflétant des réalités que nous n'avions ni conçues, ni créées. Car même si nous étions des Occidentaux et non des Maoris, on nous demandait tout de mê-

(51) In *Linguistique*, Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 5, Montréal, 1960, cf. *Les Sources*. Cf. Lionel Groulx, *Histoire du Canada français*, tome 1, L'Action nationale, 1950, p. 209.

me un effort d'acclimatation extraordinaire. Où étaient nos cadres? Alors le vrai bilinguisme, celui de la lutte, commença son oeuvre (52).

III — LE BILINGUISME

1. *Un fait social*

"Le bilinguisme implique d'une part une situation indiscutablement sociale, où deux systèmes linguistiques se côtoient dans un même groupe humain: la situation de bilinguisme relèverait d'une analyse sociologique. D'autre part les individus de ce groupe ajustent leurs usages à l'état linguistique existant" (53). Le *bilinguisme* est essentiellement un *fait social*. Le Parisien, qui sait deux langues, n'est pas un bilingue. Quand un savant, comme Penfield, fait l'apologie du bilinguisme en l'étayant sur la multitude et la qualité des neurones, c'est qu'au fond il ne considère le bilinguisme que tel un fait individuel, sous l'angle de la neurophysiologie; ce qui, bien entendu, fausse les données du problème véritable. Le milieu de bilinguisme est une serre qui asphyxie *même les unilingues*. En fait, ce sont des facteurs extra-linguistiques qui déterminent la force ou la faiblesse des langues en lutte et leur situation respective. Dans un milieu de bilinguisme, il n'y a pas de *coexistence*, il n'y a qu'une *agression* continue de la langue du groupe majoritaire. Et c'est principalement à l'échelle des structures socio-économiques que l'érosion est impitoyable. "Il faut bouffer!" La collectivité linguistique, qui économiquement et démographiquement est la plus forte,

(52) Cf. Michel Brunet, *Naissance du bilinguisme*, in *Linguistique*, Cahiers de l'Académie canadienne-française.

(53) A. Tabouret-Keller, L'acquisition du langage parlé chez un petit enfant en milieu bilingue, in *Problèmes de psycho-linguistique*, p. 206.

étouffe inexorablement la communauté minoritaire dans une atmosphère de "bonne entente" et de sympathie. Car les "interférences linguistiques" viendront toujours de la langue de la société majoritaire. Alors cette agression continue paralyse la langue du minoritaire. Celui-ci est aliéné de son pouvoir créateur. Il demeure donc sur la défensive, plus préoccupé à se protéger qu'à créer; et peu à peu son comportement linguistique est déterminé par une conception de survivance. Dès lors cette langue n'est plus en expansion naturelle; on l'a emmurée: elle se momifie. C'est une situation de dialectique que l'histoire connaît bien (*). Le linguiste J. Vendryes concluait, dans le cas de deux langues de civilisation, que "Suivant que les relations économiques se développent dans un sens ou dans l'autre de la frontière linguistique, il y aura tendance à déplacer cette dernière du côté où vont les relations. L'intérêt pratique est seul maître en pareil cas, il décide en faveur de l'une des deux langues, lesquelles peuvent d'ailleurs rester longtemps dans une position d'équilibre (54)." Seul le "sentiment patriotique", le "sentiment de la communauté confessionnelle" ou "le sentiment de prestige" peuvent maintenir un certain temps l'équilibre. Autrefois cet équilibre fut d'autant plus facile à conserver, que notre communauté était au stade de la société rurale, donc relativement isolée; mais depuis que le Québec s'industrialise, la langue française doit lutter quotidiennement avec une langue qui la mitraille d'interférences. Que nous enseigne la sociologie? "Le bilinguisme des sujets est fonction de l'intérêt social qu'ils ont à l'emploi de deux langues" (55). Nous revenons ainsi à la qualité des motivations

(*) Seuls le colonisateur ou le colonisé inconscient prônent la nécessité du bilinguisme. Car même dans une situation de néo-colonialisme "les langues nationales sont méprisées". Le colonisateur parle de bilinguisme parce qu'il ne veut pas apprendre l'arabe, etc. En fait, le bilinguisme est un prolongement de l'impact colonial. Cf. A. Abdel-Malek, *La vision du problème colonial par le monde afro-asiatique, Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XXXV, P.U.F., Paris, 1963, p. 150.

(54) In *Le langage*, introduction linguistique à l'histoire, coll. L'évolution de l'humanité, Albin Michel, Paris, 1950, p. 332.

(55) In *Traité de sociologie*, tome 2, p. 275.

qui doivent s'opposer à la *loi de la moindre dépense d'énergie*. Cependant l'alternance de deux systèmes linguistiques n'y résiste pas longtemps. Les sociologues ont constaté que "la permanence des relations sociales tend à la disparition du bilinguisme au profit d'une unification linguistique", car "si les langues en présence ont des origines et des caractères différents, l'unification linguistique se fait au détriment d'un système de langue qui est appelé à disparaître, sa structure ne pouvant admettre les interférences avec d'autres systèmes sans se détruire elle-même ... Il est plus aisé de faire disparaître une langue que de la modifier" (56) Cette observation du sociologue Georges Granai a pour nous le tranchant d'un couperet. Il ne faut pas s'illusionner, nous du Québec, la situation de bilinguisme est une situation temporaire, transitoire. Les langues qu'on n'utilise plus qu'après 5 h. p.m. sont déjà mortes. (Nous pouvons nous permettre cette extrapolation, sans machine I.B.M.).

On pourrait faire l'autopsie de maintes communautés linguistiques qui, bien que ne croyant pas à leur disparition, imperceptiblement ont cédé devant la collectivité économiquement et démographiquement la plus forte. Que nous révèle le dernier recensement fédéral? Il démontre que le nombre de Canadiens français bilingues ou assimilés est proportionnel à leur éloignement de leur communauté linguistique. Ainsi 46,9 p. 100 des Canadiens français du Nouveau-Brunswick sont bilingues et 9,4 p. 100 sont assimilés. A Terre-Neuve, 83,5 p. 100 sont bilingues et 81,6 p. 100 sont assimilés. En Colombie-Britannique, 91 p. 100 sont bilingues et environ 62 p. 100 sont assimilés. Dans l'Etat du Québec, 23,7 p. 100 sont bilingues. Ces chiffres révèlent que le bilinguisme est le *canal de l'assimilation*; une assimilation lente et douce avec tout le "fair-play" anglo-saxon nécessaire (*) ... Mais ce que ces chiffres ne

(56) In *Traité de sociologie*, pp. 275-276.

(*) Sur les groupes français hors du Québec et sur leur assimilation, cf. Raoul Blanchard, *Le Canada français*, coll. *Que sais-je?*, P.U.F., Paris, 1964, pp. 113-124.

nous donnent pas, c'est l'état de décomposition de la langue française au Québec. Que dirait le professeur Etiemble de notre français, lui qui porte un jugement si sévère sur l'état de la langue en France (57)?

2. Les conséquences

S'il est un fait observable, au Québec, c'est l'identification que fait un Canadien français entre sa langue et sa condition économique. La prolétarianisation s'est accomplie au détriment de sa langue (*). Pour lui, prendre conscience de sa condition de prolétaire, c'est prendre conscience de l'infériorité de sa langue. Et il est peut-être le seul au Canada, à cause de sa langue, à pouvoir se sentir vraiment prolétaire. Le prestige des Etats-Unis a un poids considérable dans cette prise de conscience. Au fond, le *Canadien anglais* n'est qu'un *homme* qui a la "chance" d'avoir la *langue* de l'Américain. Notre complexe de minorité ou d'infériorité n'est pas un vain mot (**). Le docteur Andrée Benoist, psychiatre, déclarait récemment que "le nombre de dépressions nerveuses allait en augmentant pour la population française et en diminuant pour la population anglaise de Montréal" (58). Un autre psychiatre parla de la structure dépressive de la personnalité du Canadien français, de sa propension à l'auto-accusation, propension qui est bien un caractère des peuples colonisés décrits par Memmi et Fanon. Pour qui connaît notre littérature, cela ne fait aucun doute. Un de nos meilleurs poètes parlait récemment, dans une entrevue, de la souffrance d'être Québécois, de la souffrance de vivre dans un milieu aliénant. Après avoir libéré sa conscience morale de l'étouffement du jansénisme, le

(57) Cf. *Parlez-vous français?*, collection Idées, Gallimard, Paris, 1964.

(*) Sur le sous-dialecte du prolétariat québécois, cf. Gilles Lefebvre, in *op. cit.*, p. 245.

(**) Cf. L'enquête d'une équipe de psychologues de l'Université McGill, dont parle André Langevin dans son texte.

(58) Cf. *Le Devoir*, 23 mars 1964.

Canadien français se rend compte qu'en fait c'est toute sa conscience qui étouffe. Les problèmes de sa conscience morale formaient un écran qui lui cachait sa véritable maladie: la maladie d'un être qui ne vit pas en harmonie avec son milieu. Cela lui permettait de retarder le moment de la *lucidité*, le moment de nommer son mal.

a) *Notre ascension collective*

Jusqu'ici, pour un Canadien français, la "mobilité verticale" a toujours été individuelle. Elle n'était d'ailleurs possible que par le bilinguisme qui fut une sorte de lavage de cerveau, une métamorphose de sa mentalité. Car la mobilité verticale individuelle ne menace jamais les privilèges de la société majoritaire. Cette nouvelle élite s'acclimate bien et alors les maîtres peuvent la transplanter ou la surveiller. Or, aujourd'hui, l'on assiste à une prise de conscience collective d'une situation de prolétariat non seulement économique mais culturel, linguistique (*). Les Canadiens français veulent que la mobilité verticale s'étende à tout le peuple. Ils n'acceptent plus que leur langue soit un signe d'infériorité collective. Ceux qui employaient l'expression "speak white" se considéraient eux-mêmes comme des colonisateurs et nous obligeaient à nous considérer nous-mêmes comme des colonisés, comme des "Nègres blancs". Peu à peu nous avons découvert que "la ville sépare les races plus qu'elle ne les unissait" (59). Les ghettos se forment par le haut. Nous savons maintenant que le véritable problème qui se pose, c'est celui de notre *ascension collective*. C'est pourquoi dès que l'on parle d'ascension collective, de la volonté de gagner notre pain avec notre langue, on nous parle

(*) An troisième colloque de la faculté des Sciences sociales de l'Université de Montréal, Jacques Brazeau, sociologue, a parlé des "conséquences de l'industrialisation sur le plan linguistique, l'une d'entre elles étant la division du travail en rapport avec la division ethnique"; puis il a souligné notre statut d'immigrant. Cf. *Le Devoir*, 6 avril 1964.

(59) In *Bulletin international des sciences sociales*, p. 540.

de la vocation anglo-saxonne de l'Amérique du Nord, de la culture de ces grands hommes qui, selon le témoignage d'Arnold Toynbee, s'isolent dans toutes les capitales et les colonies où ils vivent de crainte d'être contaminés (*). Nous nous permettons de sourire à la manière de Socrate. Avec un tel sourire il n'y a pas de "racisme" linguistique qui tienne. Nous du Canada français, étions Nord-Américains bien avant 1760. Notre structure familiale et même notre société rurale étaient nord-américaines. Elles avaient été largement déterminées par le milieu canadien (60). Et même, d'après Philippe Garigue, notre mobilité ressemblait beaucoup à celle des Américains; elle montrait une similitude culturelle entre les deux pays. Ce n'était pas la stabilité qui caractérisait notre société, mais des "cycles alternant de migration et de colonisation" (61). Aujourd'hui nous nous rappelons que nous avons commencé à penser, à structurer notre société en Français nord-américains. Même aux yeux du Conquérant nous étions les *Canadiens* (62). Oui nous avons été et nous sommes bien de ce continent. S'il fut un temps, dit-on, où nulle part on ne parla mieux le français, (63) on peut voir aujourd'hui à quel point le bilinguisme avilit notre langue. Nous pouvons témoigner que le bilinguisme est la fosse des peuples. Nous le subissons profondément dans notre être collectif et individuel. Notre souffrance est aussi aiguë que la conscience de notre dégénération. Il y a peu d'êtres aussi tendus que nous. Et pourtant, jadis, nous fûmes parmi les êtres les plus joyeux, les plus robustes et les plus fiers.

(*) Les Anglo-Saxons ont l'art de semer des mythes destructeurs dans l'esprit de ceux qui leur sont étrangers. Toutefois, entre eux, ils se contentent des *faits*. Ainsi le bilinguisme est un mythe qui ne peut que les servir. Ainsi on parle de *racisme* à propos du chanoine Groulx pour mieux affaiblir la portée de son message. Ça c'est du dialogue de loup devant l'agneau.

(60) Cf. Philippe Garigue, *La vie familiale des Canadiens français*, P.U.M., et P.U.F., Paris, 1962.

(61) *Ibid.*, p. 22.

(62) Cf. Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens*, Fides, Montréal, 1955, p. 18.

(63) Cf. Lionel Groulx, *Histoire du Canada français*, tome 1, p. 209.

b) L'inégalité sociale

La psychologie sociale a montré la relation qu'il y a entre "le statut socio-économique, indiqué par la profession et les scores obtenus aux tests d'intelligence usuels" (64). Si l'inégalité entre les classes sociales touche l'exercice de l'intelligence de ceux qui sont moins favorisés, comment peut-on concevoir une véritable justice sociale sans la fonder sur une situation linguistique saine? Tant que la langue française est identifiée avec le prolétariat, avec l'ignorance, tant qu'il faut apprendre une seconde langue, nous sommes en état d'infériorité et d'inégalité sociale (*). Or l'inégalité sociale conditionne les cerveaux depuis l'enfance. On sait maintenant que "le fait d'avoir été à l'école maternelle modifiait de façon permanente les aptitudes intellectuelles et permettait aux sujets d'obtenir de meilleurs résultats durant leurs études secondaires ou supérieures" (65). Comme on le voit l'inégalité sociale est si grave que "lorsque le milieu est de niveau inférieur, les résultats des tests d'intelligence deviennent graduellement de plus en plus mauvais" (66). Si les facteurs différentiels des groupes des classes, sont dûs aux possibilités d'éducation de ces groupes, on peut voir à quel point le facteur *colonisation* et ses effets économiques furent injustes pour nous. En effet le professeur Otto Klineberg parle même des "effets cumulatifs d'un milieu inférieur". L'obligation pour un Canadien français d'être bilingue, de vivre dans un milieu de bilinguisme, pro-

(64) Cf. Otto Klineberg, *Psychologie sociale*, tome 1, p. 281.

(*) "Il faut dans l'entreprise développer un système de procédures qui cesse de défavoriser la majorité de la population en lui imposant l'anglais comme langue de travail technique et administratif". Cf. Jacques Brazeau, *Le Devoir*, 6 avril 1964.

(65) B.L. Wellman, *Mental Growth from Preschool to College*, cité in *Psychologie sociale*, tome 1, p. 283.

(66) *Psychologie sociale*, tome 1, p. 293.

En 1962, Alfred Sauvy affirmait que "les enfants de famille bourgeoise ont, en moyenne, de meilleures notes que les enfants d'ouvriers. C'est un fait que l'on constate, et qui est d'ailleurs facile à expliquer." Cf. *Mythes et mirages économiques, Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XXXIII, P.U.F., Paris, 1962, p. 56.

longe l'inégalité sociale, culturelle qui elle-même perpétue un état d'infériorité intellectuelle.

3. Conclusion

Le peuple canadien-français est devant le dilemme suivant: *ou bien il se relève et restructure toute sa société globale en la fondant sur l'unilinguisme français, en la pensant comme un Français d'Amérique du Nord; ou bien il démissionne et se laisse assimiler.* Qu'il choisisse de vivre dans une véritable fédération ou qu'il choisisse l'indépendance, il doit repenser entièrement sa société, à tous les échelons. Dès que l'on parle d'*unilinguisme*, les préjugés éclatent. Mais que sont les préjugés? sinon des murs pour se cacher à soi-même les faits. Comme l'a souligné Roger Bastide, le préjugé n'existe que dans la mesure où il remplit une fonction; "le préjugé est toujours collectif" (67). Et comme les Anglo-Saxons ont un sens assez vif du collectif, ils auront donc beaucoup de préjugés contre l'unilinguisme ... *celui des autres, le nôtre* (68). Ceux du Québec, même les plus intelligents, parleront d'injustice. Sans doute préfèrent-ils que nous soyons assimilés, ce qui est une forme masquée de génocide. Pour nous ébranler davantage, certains parleront du destin anglo-saxon de l'Amérique du Nord, de leur vocation continentale. Enfin d'autres nous éclabousseront avec leur civilisation technologique qu'ils confonderont avec la culture anglo-saxonne; ce qui leur permettra de nous affirmer que la culture nord-américaine doit être anglo-saxonne. N'oublions pas que les Anglo-Saxons sont des spécialistes de l'*intégration* partout où ils sont. Leurs rapports interethniques, quand ils le peuvent, se réduisent à une question de supériorité. C'est leur maladie ... Il y a les Anglo-Saxons... et les autres... Dans leur for intérieur, ils sont

(67) In *Bulletin international des sciences sociales*, p. 539.

(68) Sur le bilinguisme du Québec, tel qu'il est vu par un observateur étranger, cf. l'excellent ouvrage de Michel Bernard, *Le Québec change de visage*, Plon, Paris, 1964, p. 161.

convaincus que nul ne devrait résister au processus de l'*assimilation*. Attention! il ne s'agit pas tellement de *fusion de races* — ils laissent cela aux Portugais — il ne s'agit que de pénétration *linguistique*, ce qui évite les contacts charnels. Ils assimilent par le haut. Ce qui est très suffisant pour coloniser et beaucoup plus subtil, plus "white", plus pratique.

Nous savons, nous, que l'Amérique du Nord peut être pensée en français, *puisque nous avons commencé à le faire*. Nous savons qu'il n'y a pas de vocation continentale. Le Cambodge a-t-il le droit de coexister avec la Chine? Le Danemark avec l'Allemagne et la France? Nous sommes bien chez nous en Amérique du Nord et nous nous sentons solidaires de son destin. Un petit peuple, s'il a moins de puissance, n'a pas moins de qualité. Son unicité est déjà une grande richesse pour ceux qui croient à autre chose qu'au dollar. Il est donc urgent de refaire notre société; de la repenser en Français d'Amérique du Nord, en Québécois. Le français ne deviendra la langue de la vie quotidienne qu'à ce prix. "Un peuple parle toujours la langue de sa situation, disait Maurice Beaulieu. C'est dans la mesure où nous referons un milieu économique-social français que nous réapprendrons à parler français (69)." Cela implique une vision totale des structures, une résurrection. Il faudra que beaucoup de stéréotypes disparaissent. Bien entendu un grand effort est nécessaire, sur le plan économique, pour nous revaloriser à nos yeux et pour accéder à un pouvoir réel; mais si nos *hommes politiques*, nos *technocrates*, nos *syndicalistes* et nos *universitaires* ne prennent pas conscience de la gravité du problème de la *langue*, ils risquent fort de se réveiller avec une puissance économique accrue, sans doute, mais alors ils seront les chefs d'un peuple en voie de disparition. Nos grands "humanistes" veulent tellement être *réalistes* et *sérieux*, qu'ils deviennent les agents inconscients du génocide de leur propre peuple. Notre langue est une *structure sociale* qui attend ses solutions

(69) In *Le Devoir*, 16 mars, 1964.

d'une façon aussi urgente que la structure économique. Le problème de la langue, au Québec, doit être *immédiatement politisé*. En 1964, ce n'est plus le clergé qui sauvera la langue, car la langue ne préserve plus la foi. Ceux qui parlent aujourd'hui de "racisme" ou de "dictature", n'ont aucun sens de l'existence, ni de la politique, ni de l'histoire. Y a-t-il une façon d'être plus *réaliste* que de refuser de mourir? Or, pour plusieurs, refuser de mourir, en 1964, c'est ne pas être *pratique*. Le défaitisme leur paraît sans doute l'attitude la plus positive. Être civilisé, c'est être *pratique, pragmatique* comme un Anglo-Saxon. Le mot *pratique* est leur contenant, la boîte du plus pur raffinement de l'esprit en conserve. Soit, nous voulons bien être pratiques, *mais en français*. Notre conception du monde est la manifestation des cultures française et nord-américaine. Nous sentons bien l'Amérique, nous l'avons dans la chair. Et elle n'est pas allergique à notre langue. Nous, poètes du Québec, le prouvons. Le Québec deviendra l'image qu'il se fait de lui-même (70). Car ce n'est plus par le recours au passé que nous trouverons le courage de vivre le présent. Trop longtemps notre volonté de vivre fut supplantée par notre

(70) Nous pourrions nous demander dans quelle mesure le peuple canadien-français n'est pas devenu l'image que les Canadiens anglais se faisaient de lui. Henri Jeanne a écrit: "La croyance d'un groupe majoritaire a une tendance à rendre le comportement d'autres groupes minoritaires conformes à cette croyance qui affecte leur statut social." Pour neutraliser la pression de la conscience collective canadienne-anglaise, l'image que nous devons avoir de nous-mêmes est essentielle. Avant *une idéologie un peuple a besoin de symboles. L'idéologie vient par la suite dans un passage du symbole au concept*. La croyance à nos symboles, transformateurs, prométhéens nous aide à marcher. "Les croyances, écrit Henri Jeanne, quand elles sont collectives et dans la mesure où elles se généralisent, ont donc une tendance à se réaliser effectivement parce qu'elles déterminent les comportements qui entraînent automatiquement cette réalisation." (Cf. Les mythes politiques du socialisme démocratique, in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XXXIII, p. 24.) De société traditionnelle qu'elle était, notre société doit devenir prométhéenne. Il n'y a pas de vie sans revendication. Le Québec doit prendre conscience du sens de l'histoire; il doit agir, faire son histoire. Nul, sinon lui-même, ne témoignera *de lui* devant l'humanité. La parole est aux peuples vivants. Un rôle, à leur échelle, est toujours préférable au silence de gisant.

mémoire d'avoir été (71). Ce retour incessant aux événements morts n'a déterminé chez nous qu'un désir de survivre. Or, quand il ne s'agit plus de *survivre*, mais de *vivre*, le présent et le futur seuls sont des forces vives. Il faut dissocier *histoire* et *mémoire*; notre histoire doit être faite avec nos mains. Que la nation qui a vécu dans la mémoire, retourne à la mémoire. Nous sommes d'autres hommes et nous avons d'autres espoirs.

FERNAND OUELLETTE

(71) Fernand Dumont a souligné la volonté de Garneau, notre premier historien, de "surmonter l'échec en faisant au moins vivre la nation dans la mémoire des hommes". Cf. *Idéologie et savoir historique*, in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XXXV, P.U.F., Paris, 1963, p. 52.